

à sa pensée, sa logique, son jugement, son raisonnement propres. On s'est attaché jusqu'à ce jour à étudier les enfants objectivement, oubliant qu'entre eux et nous il n'y a pas de commune mesure suffisante, ce qui fausse souvent recherches et conceptions.

« L'esprit de l'enfant donne encore aux psychologues l'impression d'un effrayant chaos », dit M. Claparède dans sa préface au premier volume. M. Piaget a recherché dans ce chaos quelques directives selon une méthode plutôt subjective — une méthode clinique, comme il l'appelle. Il écoute les enfants parler en notant avec soin tous leurs propos. Il leur demande parfois des explications. Il a fait aussi quelques enquêtes dans les écoles, mais les résultats en sont bien moins intéressants que ceux de l'observation attentive de quelques enfants.

Ses conclusions sont certainement provisoires. Elles demandent à être précisées par de nombreuses observations encore. Mais telles quelles, nous croyons qu'elles éclairent d'un jour nouveau la psychologie infantine.

A quel âge l'enfant peut-il raisonner formellement sur le plan de l'action ? A quel âge ce raisonnement se produit-il sur le plan verbal ? A quelle époque peut-on exiger de l'élève un calcul raisonné par exemple, ou l'emploi régulier et conscient de *et*, *mais*, *quoique*, *parce que*, *puisque*, *donc*, etc., qui caractérisent la pensée raisonnée ? Ce sont autant de questions dont M. Piaget a amorcé l'étude dans ses deux livres. Il reste certes à les développer et à les préciser avant d'en examiner l'application pédagogique. Car il est nécessaire que celle-ci suive de près. L'adaptation et le rendement des méthodes en seront considérablement favorisés.

C. FREINET.

François Mauriac : Dans le *Désert des passions* humaines s'agitent : le docteur Courrèges et son fils Raymond, qui aiment la même Maria Cross. Maria, après avoir elle aussi, erré dans ce désert (elle a aimé Raymond adolescent) s'en échappe, à la fin du récit : M. Mauriac nous laisse supposer qu'elle s'est rapprochée de Dieu.

Le roman construit avec une très sûre maîtrise, porte sur une période de dix-sept années. Un soir d'après-guerre, dans un bar à la mode de la rue Duphot, Raymond Courrèges voit entrer celle qu'il désira, à dix-huit ans et que sa brutalité puérile meurtrit ; échec qui transforma son désir en passion et détermina sa destinée, faisant de lui un Don Juan sec et sans pitié. L'imagination de Courrèges est lâchée, le passé accourt. Et ce passé a pour cadre la banlieue de Bordeaux, où habitaient le docteur et sa famille, où M. Larousselle, riche Bordelais, a caché une femme qu'il entretient : Maria Cross...

Ainsi, deux coupes opérées dans ces destinées sont comme superposées ; derrière les personnages qui occuperont le centre du récit, le lecteur en distinguera d'autres : derrière Maria Cross chue dans une existence lamentable, mais jeune et qui peut s'en

dégager, il verra une femme, dont le beau visage empâté se tourne vers le gros Larousselle, encore à ses côtés ; derrière Raymond collégien, jeune animal qui s'étire plein de forces et de possibles, cet homme au regard chargé d'ennui, qui a placé le ressort de sa vie dans la chasse aux femmes et qui a l'amour derrière lui. Parmi les nombreuses raisons qu'a ce livre d'être mystérieusement pesant et terrible, en voici une, déjà : nous savons en l'ouvrant, que ces destinées sont manquées, que ces âmes s'exprimeront mal.

... Maria Cross, petite bourgeoise intellectuelle et extrêmement peu pratique, d'ailleurs compliquée et prétentieuse de style, tombe parfois au niveau d'Emma Bovary. Veuve, sa faiblesse l'a mise à la merci de Larousselle, son patron. Dans la solitude de la banlieue bordelaise, sa chair et son esprit s'ennuient, et elle éprouve une horreur qui s'exprime en termes de prêche pour « la face abominable » de son existence. Le docteur Courrèges vit davantage pour notre esprit : homme excellent, partagé entre ses travaux de laboratoire et sa clientèle, il s'échappe vers de brèves visites à Maria, qu'il ennuie. Mais celui-ci ne se lasse pas du jeune visage de Raymond, aperçu chaque jour dans le tram de Bordeaux. Dans Raymond Courrèges, les forces de la puberté s'agitent : il y a là après tant d'autres qui ne la valent pas toujours, une puissante description de l'éveil d'un homme, ici limitée à ce que ce phénomène a pour ainsi parler, de végétal (en contraste avec l'éveil du Jacques Thibaut de M. Martin du Gard). Maria, désœuvrée, facile proie, peu à peu se passionnera pour Raymond, presque à l'insu de son moi conscient. Raymond viendra dans la maison de Talence, et l'enfant au visage pur se révélera un jeune voyou brutal à force de timidité... Dix-sept ans plus tard, la passion brûle encore Raymond et le docteur n'a pas oublié Maria Cross ; mais Maria, que Larousselle a épousée après la mort de sa femme, trouve le repos semble-t-il dans des épanchements mystiques et dans une admiration assez trouble pour son beau-fils, le pieux Bertrand.

Au reste, les événements comptent peu dans ce livre. M. Mauriac nous propose trois âmes aux prises avec le même mal inexorable, qu'elles supportent chacune différemment, et c'est pour lui l'occasion de profondes observations sur la vie passionnelle. Il excelle à éclairer les sentiers obscurs où nous cheminons, à montrer les complexes de nos tendances secrètes se jouant avec la censure de notre conscience et de notre moralité abstraite : « Tous les buis que Maria s'était glorifiée d'atteindre, le pire d'elle-même savait y trouver son profit. » Citons parmi tant d'autres cette remarque qui porte loin (elle fait songer à certaine thèse de Pirandello) : « Rien à faire contre les lois de cette chimie : chaque être à qui nous nous heurtons dégage en nous cette part toujours la même et que le plus souvent nous eussions voulu dissimuler. C'est notre douleur de voir l'être aimé composer sous nos yeux l'image qu'il se fait de nous, abolir nos plus précieuses vertus, mettre en pleine lumière cette faiblesse, ce ridicule, ce vice... Et il nous impose sa vision, il nous oblige de nous conformer, tant qu'il nous regarde, à son étroite idée. Et il ne

saura jamais qu'aux yeux de tel autre, dont l'affection ne nous est d'aucun prix, notre vertu éclate, notre talent resplendit, notre force paraît surnaturelle, notre visage celui d'un dieu. »

Ainsi la métaphysique catholique ne parvient point chez M. Mauriac, à déformer la vision ni l'expérience : mais elle les colore. D'où l'impression que laisse derrière lui ce livre, de tristesse lourde et implacable. L'image qu'emporte de la réalité M. Mauriac est pessimiste, notez-le, d'un pessimisme d'ailleurs tout augustinien. Ces âmes torturées, signe éternel de l'homme appelé, sont possédées par le besoin d'aimer, par un élan d'amour que seule Maria pourra reporter vers l'Objet qui en est la cause et la fin : « Non pas des amours, mais un seul amour et nous ramassons au hasard des rencontres, au hasard des yeux et des bouches ce qui pourrait y correspondre peut-être. » « Mon Dieu, tu nous a faits pour toi, dit de même Saint-Augustin, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en toi ». Pas de remède humain à la passion. Les êtres qu'elle a touchés sont saisis d'une agitation vaine, incapables de se retrouver seulement l'un l'autre, jouets d'une puissance qui les dépasse. La passion est le principal personnage du livre ; elle seule agit, et on la voit apparaître au tournant des pages, telle une Erynnie chrétienne qui poursuit l'homme jusqu'à sa soumission.

Ce pessimisme, qui veut se justifier par une théologie, en fait, la déborde infiniment. Le talent exact et sensible du romancier permet à notre pessimisme de se faire jour devant cette éœurante réalité. Mais alors, est-il si loin de nous ?

Dans ces destinées, M. Mauriac voit les traits qui marquent l'humanité *in aeternum*, il y retrouve une métaphysique religieuse. Mais il est un observateur trop fidèle et trop ému pour que sa claire vision et son expérience en soient altérées. L'image reste vraie, — et frémissante. Peut-être le catholicisme même de M. Mauriac qui s'accorde à la constatation d'une réalité terrible, nous vaut-il de la retrouver si frappante dans son livre. Les traits, les couleurs, se détachent francs et purs. On se sent en présence d'une expérience morale, d'une volonté qui anime l'observation et déçupe son efficacité. M. Mauriac n'est pas un Disponible : son parti pris moral contribue, je pense, à expliquer ce que le *Désert de l'Amour* a d'émouvant, de sombre, et de vrai.

— Parce que les situations sont exactes, les conditions et les destinées si justement définies, vous verrez dans ce livre, mes amis, autre chose qu'une éternelle histoire : les formes de cet orage passionnel sont trop actuelles, héros et comparses dans la tragédie caractérisent trop bien notre époque basse :

Voici Raymond Courrèges, le jeune homme revenu sec et sans illusions des tranchées, arriviste d'affaires et d'amour, vivant de commissions sur le premier marché qui se présente, usant son existence entre les cafés d'affaires, les bars et le divan de la garçonnière. C'est un frère, moins nettement buriné, du « héros » d'un précédent roman de Mauriac, le *Fleuve de Feu*, un type tel qu'on en trouve encore dans *Plainte contre inconnu*, mais ici peint au naturel, sans la retenue ironique de Drieu, et comme lâché.

La passion dont M. Mauriac anime cette figure ne parvient pas à l'anoblir. Le pessimiste, je le disais, déborde en lui le croyant.

Voici Maria Cross : une petite bourgeoise que les conditions sociales réduiront à être la maîtresse, puis la femme du répugnant Larousselle, qu'elle méprise. Elle a une certaine conscience de sa situation ; lisez ce qu'elle écrit au docteur :

« ... Je monte dans le tram de six heures. Vous savez que c'est le tram d'ouvriers ? mais cela ne me fait pas peur ; je suis tout près du peuple, moi ; et pour m'être séparée de lui en apparence, ne m'en suis-je pas rapprochée d'une autre manière ? Je regarde ces hommes ; ils me paraissent aussi solitaires que moi-même — comment vous expliquer ? aussi déracinés, déclassés. Ma maison est plus luxueuse que la leur, c'est tout de même un garni. Rien n'est à moi, comme rien n'est à eux... Pas même nos corps... » Nous ne nous étonnerons pas que Maria Cross soit d'une complexité morbide, qu'elle devienne neurasthénique dans la solitude de Talence. Mais l'existence lamentablement vide d'occupations et de devoirs de cette femme entretenue l'est-elle plus que celle de milliers de jeune bourgeois, avant et après le mariage, malgré leur agitation extérieure ?

... Le docteur Courrèges, homme de cœur et savant. Trouve-t-il à son retour le soir, un foyer digne de lui ? M. Mauriac nous a donné une description saisissante d'une famille provinciale (avec de légères modifications, elle vaut pour mainte famille de la petite bourgeoisie parisienne) ; travail où il s'est déjà plu. Mais nulle part il ne fut aussi cruellement vrai : Mme Courrèges mère, bonne vieille qui a quelques heures sur son fils ; Lucie, la femme du docteur, qui lui apporta une grosse dot et le fait sentir, âme vulgaire et petite ; Madeleine, leur fille, et son mari, le lieutenant Basque avec leur nichée, sont demeurés sous ce toit, par intérêt. Mais Madeleine y vit moralement étrangère à ses parents, éloignée d'eux par Basque, un plat individu, qui guette la santé chancelante du docteur, et l'héritage. Méfiance entre tous les habitants de cette maison. Haine entre les deux hommes. Jalousie entre les femmes ; leurs entretiens portent uniquement sur des histoires de domestiques qu'elles se disputent ou dont elles se reprochent le départ. Le docteur, qui traîne sa plaie, cherche un soir l'intimité de sa femme, quête une lueur de compréhension : ... Léonie... Julie... le grand escalier... elle veut de l'augmentation... Dans un coin, Raymond, taciturne et hostile, complète l'ensemble.

Vous reconnaîtrez enfin Larousselle, le gros Bordelais, « impitoyable avec ses employés », lubrique, brutal, et autour de lui, esquissé, un milieu de grues et de bonshommes qui les entretiennent : corruption plus laide que celle de la capitale.

Dans cette fresque, il y a plus qu'il ne serait nécessaire pour reconnaître la métaphysique de la chute et de la grâce, et la psychologie augustinienne de l'amour bien orienté. Nous ne doutons certes pas que le catholicisme de M. Mauriac nous ait valu la vérité émouvante de ce roman. Pourtant la réalité telle qu'il a su la recomposer dépasse infiniment le